

JOB ET L'ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER.

ETAT DE LA QUESTION.

Particulatim veritas ab his tota comprehensa est.

LACTANCE.

Je me propose de grouper les enseignements de la doctrine égyptienne sur Dieu, le rédempteur, l'immortalité de l'âme, le jugement, la résurrection des corps, les châtimens et les récompenses éternelles autour du texte célèbre, dans lequel Job, accablé par les reproches de ses amis, pliant sous le poids de ses infortunes et de sa douleur, désespérant de trouver ici-bas consolation et espérance, proclame solennellement sa foi en une vie nouvelle, où il est assuré de rencontrer, après la mort, un vengeur puissant qui dissipera ses ennemis et fera triompher son droit, une justice éclairée et incorruptible qui mettra fin à ses épreuves et récompensera ses vertus, enfin l'amitié et la vision de Dieu, dans une sécurité et un bonheur que l'adversité ne saurait plus atteindre.

L'importance de cette profession de foi a tou-

jours vivement fixé l'attention des anciens comme des modernes.

Cette incursion rapide et imprévue dans les terres d'outre-tombe, dont les Sémites n'ont jamais été familiers ou enthousiastes et que leur pensée évitait avec une inexplicable réserve, ouvre tout à coup de nouveaux horizons, au milieu des contestations sans issue sur les desseins de la Providence et les lois de l'ordre moral, qui, depuis le début du poëme, retentissent, sans l'expliquer ou l'adoucir, autour de cette grande infortune du plus juste des hommes.

Toute la solution du redoutable problème qu'agitaient ces sages de l'antique Orient était là en ces lumineuses paroles de Job. Dieu, en effet, retrouvait en une vie future le temps et le moyen de punir les coupables qui avaient ici-bas échappé à sa justice, de récompenser le juste accablé par les caprices de la fortune ou la violence des méchants. Ce point une fois admis, il n'y avait plus qu'à clore la discussion et attendre l'arrêt suprême du juge infaillible.

Or, chose étrange mais bien explicable pour quiconque a observé attentivement la logique toujours un peu aventureuse et inconsistante de l'esprit oriental, cette lumineuse et décisive justification de Dieu et de sa providence dans le gouvernement de ce monde provisoire passe inaperçue au milieu du poëme, et la question n'a

pas fait un pas, alors qu'elle était résolue. Les raisonnements, en effet, vont recommencer de plus belle, et la dispute ne se terminera que lorsque Dieu en personne aura imposé silence à ces théoriciens acharnés.

Si cette idée nouvelle et cette sainte espérance que le patriarche vient d'exposer si fermement par sa profession de foi, ne pénètrent point dans la trame toujours lâche et flottante des discours poétiques que prononceront encore les amis de Job, si la discussion n'est point ramenée vers ce point de vue où tout s'éclaircit et s'explique, nous n'en devons pas conclure cependant que cette solution ne fut point acceptée par les amis de l'infortuné sémite. Leur silence même montre qu'elle n'avait pour eux rien d'insolite et d'étrange; mais peut-être semblait-elle ne pas suffire à des hommes qui voulaient voir, en les rapides années de leur vie, s'accomplir toute justice et se liquider le compte des bons et des méchants.

Il faut remarquer cependant que, dès l'heure où cette solution inattendue intervient dans cette solennelle et décisive déclaration, nous entrons dans une phase nouvelle du poëme : l'attitude de Job change et le ton de ses discours ne sera plus le même.

Tandis que ses impitoyables amis, pour établir sa culpabilité, ramènent sans cesse la question sur le terrain étroit et glissant de l'expérience des

contemporains ou des aïeux et limitent aux horizons bornés de ce monde les revendications de la justice divine, celui-ci semble s'être réfugié avec ses convictions, ses espérances et ses droits, sur les terres plus larges et plus fermes de l'éternité, où les jugements de Dieu s'accomplissent avec une inexorable rigueur, sans rencontrer jamais ces accidents capricieux que la liberté humaine jette comme des entraves au travers de la vie des individus et des familles, de la marche des peuples et du développement de l'histoire, pour arrêter le cours de la justice divine et en retarder la sanction.

Aussi le caractère des derniers discours de Job est-il profondément changé.

C'est toujours cette éloquence émue et saisissante, où les tableaux et les images se succèdent avec une inépuisable fécondité et une incomparable splendeur; mais l'accent de la douleur est plus contenu; la voix a quelque chose de plus attendrissant et de plus auguste que la résignation peut seule donner. Le désespoir si poignant des premières plaintes, les emportements des premiers cris d'indignation et d'angoisse se sont apaisés. La douleur demeure profonde comme la mer et insondable comme ses abîmes; mais ses flots tumultueux se calment; on dirait que la perspective de ces saintes espérances, entrevues aux lointains horizons de l'éternité, assure déjà, après

les déchirements de la tempête, des jours de sécurité et de paix (1).

La profession de foi qui termine le chapitre XIX semble donc comme le centre et le nœud même de toute la composition.

Si elle n'attire pas vivement l'attention des contradicteurs de Job, si elle ne pénètre pas avec ses lumineuses solutions dans la discussion du redoutable problème qu'agitent en sens contraire les acteurs de ce drame émouvant, elle exerce une influence latente sur l'attitude du héros, sur la marche de sa pensée et mieux encore sur les dispositions de son cœur (2).

Or, si c'est là le point saillant et le centre de ce

(1) Il est facile de se convaincre de cette importante vérité, il n'y a qu'à parcourir les trois derniers discours de Job. En répondant à ses amis, il n'abandonne jamais le terrain nouveau sur lequel il vient de s'établir par la proclamation de sa foi en les vérités d'outre-tombe. Voici l'analyse de ces trois répliques, d'après notre illustre maître, M. Le Hir. Job répond successivement à Sophar de Naama, à Eliphas de Théman et à Bildad le Suhite « Il insiste sur ce point que le malheur d'un homme n'est pas une preuve de ses crimes, puisque Dieu n'exerce pas toujours sa justice en cette vie, et que très-souvent les impies prospèrent. Cependant il convient que souvent aussi ils sont punis d'une manière exemplaire et terrible, mais cela ne prouve rien contre lui. »

(2) Il serait impossible, en effet, d'expliquer autrement le calme et la sérénité qui règnent dans cette seconde partie de l'ouvrage. Il aurait fallu s'attendre à voir grandir la douleur et le désespoir du patriarche devant l'obstination de ses amis, si l'intervention de cette idée nouvelle n'avait apporté l'apaisement et l'espérance dans le cœur de cet infortuné.

magnifique poème, la plus haute inspiration de son auteur et la dernière espérance de la grande infortune qu'il nous raconte, notre étude portera donc sur la partie la plus intéressante de cette composition et atteindra, pour ainsi dire, l'âme même qui l'anime.

Il est par conséquent de la plus haute importance, pour l'intelligence de ce livre, un des plus brillants joyaux que nous ait laissés le vieux monde oriental, de fixer le sens de cette déclaration solennelle, autour de laquelle rayonne tant de lumière et gravitent, comme vers leur centre, toute l'ordonnance des discours et la marche de la pensée.

C'est le nœud de l'ouvrage. Or, si tout nœud est difficile à délier, celui-ci a des difficultés particulières.

Ce texte contient des allusions évidentes à des traditions et à des dogmes qui semblent obscurcis et oubliés dans le monde sémitique; cette profession de foi reste jusqu'à cette heure un document isolé, sans précédent qui l'explique, sans commentaire qui l'autorise et le justifie. On dirait un cri sublime perdu dans ces âges lointains : s'il est arrivé jusqu'à nous, c'est la voix puissante mais solitaire dont retentissait le pays de Hus qui nous l'a fait entendre.

Rien d'analogue en effet dans les textes les plus anciens du Pentateuque ; rien de semblable dans

les cantiques d'Israël ou dans les promesses et les enseignements des prophètes. Toutes ces pages si variées de nos Écritures, où se reflètent les phases diverses de la vie agitée des Hébreux, semblent appartenir à un autre âge ou à une autre civilisation. Les antiques traditions ont déjà fait place à de nouvelles espérances et à de nouveaux enseignements, qui se traduisent sous une forme spéciale et revêtent un aspect inconnu jusque-là dans les idées des enfants de Sem.

En la famille d'Israël, avec la législation mosaïque, le vieux monde primitif prend fin et un autre commence. Les anciennes croyances effacées ou perdues ne se réveillent que lentement, au cours des siècles, dans le symbolisme transparent de la loi et les brillants tableaux des prophètes. Mais tout prend alors un caractère particulier et national qui marque d'un cachet indélébile et donne une physionomie à part, une originalité remarquable, aux lettres et aux institutions hébraïques. Dans la vie de ce peuple, les doctrines et les espérances nouvelles semées par la main de Jéhovah se développent et grandissent peu à peu, comme la plante qui sort de son germe, où elle était déjà contenue tout entière en une miniature invisible. Là tout se tient, tout se suit, tout s'appelle.

Or, au milieu de cette littérature variée et changeante, mais dont toutes les parties sont ani-

mées par une commune inspiration et fortement maintenues par les liens d'une remarquable unité, le livre de Job et sa profession de foi demeurent isolés, quoi qu'on fasse. Ils semblent en dehors de ce mouvement qui anime l'œuvre tout entière et monte pas à pas vers les derniers sommets où rayonne la figure du Messie. Par son inspiration et son caractère, le texte que nous allons étudier semble ne pas trouver place dans cet ensemble et rester étranger au milieu du groupe où nous le rencontrons.

On dirait une de ces colonnes encore debout à Balbec ou au forum de Rome, quand tout le reste de l'édifice a disparu depuis longtemps, pour faire place à de nouveaux temples et laisser grandir des palmiers ou des cèdres au milieu de ses ruines.

Le profond isolement où se trouve ce document précieux n'ajoute rien à sa grandeur et compromet aux yeux de quelques-uns toute sa portée.

S'il impose par sa majesté séculaire à quiconque le considère avec respect et s'appuie avec confiance sur son autorité, il reste désarmé et impuissant contre celui qui se croit intéressé à le faire disparaître, à contester sa valeur, à amoindrir son importance. Il est impossible, en effet, d'en appeler au témoignage des autres livres d'Israël : tous sont muets, quand on les interroge sur le sens et la portée de cette déclaration unique

et imprévue. Encore à ce point de vue nouveau, il serait donc important, pour apprécier son caractère et fixer sa signification, de retrouver, dans des documents plus anciens, une doctrine analogue et de semblables espérances.

Au lieu d'être alors comme une voix perdue et un débris isolé dont il est impossible de saisir le sens et d'indiquer l'origine, nous verrions ce document reprendre sa place dans l'ensemble dont il est détaché, retrouver l'appui et la lumière qui lui rendraient enfin son autorité et sa grandeur.

Grâce aux monuments égyptiens, tout cela est possible aujourd'hui. Ce sera une des meilleures fortunes et une des gloires les moins contestées de ces vieux papyrus de la vallée du Nil de rendre cet éclatant service à un des textes les plus précieux et les plus décisifs de nos saints livres.

Nous retrouverons, en effet, sur ces anciennes feuilles et sur ces bandes de toile conservées au fond des tombeaux de Thèbes ou du Sérapéum, non-seulement les doctrines et les croyances mentionnées dans le livre de Job, mais les expressions mêmes du patriarche. Or ces textes sont nombreux et étendus ; ils sont d'une authenticité qu'on ne peut mettre en doute ; leur sens est fixé, personne ne le contestera ; enfin ils exposent un enseignement traditionnel qui remonte aux premiers âges de l'humanité et nous répètent, sous mille formes, les croyances dont vécurent pendant

de longs siècles les générations qui nous les ont transmises.

Mais l'étude et la comparaison de ces documents nous amèneront à un résultat plus considérable encore.

Il est, en effet, quelque chose de plus important que d'assurer le sens d'un texte, si décisif qu'il puisse être; c'est de constater de communes traditions, une même doctrine, la même foi et les mêmes espérances dans ces deux grandes familles de Sem et de Cham, dont les fils remplirent toute l'histoire ancienne du bruit de leurs noms et de leurs œuvres.

De longs siècles s'étaient déjà écoulés depuis leur dispersion; ils vivaient séparés non-seulement par d'infranchissables déserts, mais par les barrières plus infranchissables encore de leur langue, de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs cultes, de leurs civilisations, lorsque nous retrouvons dans les deux familles les mêmes enseignements et les mêmes croyances.

N'est-il pas surprenant de voir qu'après de si nombreuses générations, si le texte sémitique est enveloppé pour nous de quelque obscurité, nous pouvons interroger des documents écrits dans une autre langue et par un autre peuple, pour interpréter les paroles mêmes de nos Ecritures? N'est-ce pas une merveilleuse chose de voir les livres d'une race étrangère nous expliquer les

enseignements des fils d'Abraham? Et ne devons-nous pas à Dieu une profonde reconnaissance pour avoir réservé à notre foi une preuve si éclatante de son autorité?

Pour mettre en lumière des faits qui contiennent de si graves enseignements, notre marche sera simple et facile à suivre.

Il ne s'agit que d'interpréter le texte sémitique, en le rapprochant des textes égyptiens. Nous n'aurons qu'à relever l'un après l'autre, dans chaque document, les données qu'ils peuvent nous fournir, à les placer dans leur véritable jour, et enfin à les mettre en regard des textes parallèles qu'ils doivent illustrer. Dans le cas où il resterait quelque doute, quelque obscurité d'un côté ou de l'autre, nous chercherons à les dissiper par la comparaison des formules analogues. Il serait bien étrange que, dans des textes semblables venus de sources si différentes, la même difficulté tombât sur les mêmes mots et affectât la même construction. Et alors même qu'il en serait ainsi, il nous resterait encore une ressource. L'abondance des documents égyptiens permet d'interpréter les passages obscurs par des textes plus clairs et dont le sens est incontesté. Or, une fois la signification des textes égyptiens sûrement établie, comment le texte sémitique résisterait-il encore, si des deux côtés nous retrouvons les mêmes enseignements?

De plus, comme la haute antiquité des documents de la vieille Egypte ne peut être mise en question, comme ses livres donnent, de l'aveu de tous, l'exposé des plus antiques croyances dont le souvenir soit arrivé jusqu'à nous, nous n'aurons pas à nous inquiéter de fixer l'âge du texte de Job. Nous pourrions laisser aux exégètes le soin de rechercher l'époque où il fut écrit, sans que nos conclusions en soient ébranlées.

Cette épineuse question eût demandé bien du temps et bien des efforts, sans nous donner peut-être de résultat. Nous pourrions la passer sous silence. Pour nous, toutes les hypothèses qui, jusqu'à cette heure, divisent les savants sont également bonnes : quel que soit le sentiment auquel on s'arrête, nous n'avons pas à nous en préoccuper, aucun ne peut compromettre le résultat que nous poursuivons.

Si le livre de Job est ancien et remonte à l'âge des patriarches, il sera l'écho des traditions primitives du vieux monde sémitique, avant que la législation de Moïse n'eût encore discipliné sous des institutions nationales les races pastorales venues de l'antique cité d'Ur au pays de Chaldée; si ce livre est contemporain de Salomon ou d'Isaïe, nous y retrouverons une preuve éclatante de la vitalité de ces enseignements traditionnels que la Loi n'avait pas besoin d'enregistrer, au milieu de ses prescriptions rituelles et légales,

pour les conserver au sein de la famille hébraïque; enfin si ce texte a été composé en dehors des frontières d'Israël, dans une tribu voisine, mais sortie de la même souche, nous n'en constaterons pas moins, dans la forte race de Sem, la persévérance de ces précieux enseignements. Car si les Hébreux traduisirent dans leur idiome ce texte étranger, s'ils le rangèrent parmi leurs livres les plus vénérables, ce ne put être que parce qu'ils y rencontraient, sous une forme littéraire que leur goût savait apprécier, l'exposition orthodoxe de leur foi et les enseignements de leurs docteurs.

Quelle que soit par conséquent l'hypothèse à laquelle on s'arrête, nous n'avons pas à nous en inquiéter en ce moment. Nos conclusions gardent leur importance et leur autorité. Le livre de Job n'en demeurera pas moins l'écho des plus anciennes traditions de la race sémitique.

Qu'il nous soit permis toutefois de dire humblement notre avis sur ce grave sujet. Nous ne prétendons pas trancher ce difficile problème et imposer notre sentiment; mais le caractère particulier et tout nouveau de notre étude semble fournir des données encore imprévues dont il faudra tenir compte dorénavant, et il convient de les mettre en lumière.

Comme nous le faisons pressentir tout à l'heure, en parlant des rapports du livre de Job avec les autres textes de nos Ecritures, ce docu-